

dans les passages descriptifs et explicatifs qui constituent le gros du discours, on apprend que le combat de coq, d'essence symbolique au delà de sa matérialité sanglante et économique, est simultanément métaphore ou simulation de l'identité balinaise (masculine) et métonymie ou partie concrète de la société balinaise tout entière; puis qu'il est drame, théâtre, ou jeu (représentation, au double sens du mot: de substitut et de mise en scène); on y apprend enfin que ce drame, qui représente quelque chose, le représente à quelqu'un pour qui il fait sens. Le combat "dit" ou "raconte", en "figurant", "comme toute forme artistique, car enfin, c'est là le sujet" (p.132)⁽¹⁾.

De façon générale donc, pour Geertz, transformer un événement culturel complexe en objet d'enquête anthropologique, c'est lui attribuer les propriétés d'un "texte". Texte dont on postule qu'il parle à ceux qui l'utilisent, que ceux-ci savent le lire dans leurs catégories et qu'il leur sert à comprendre leur être social; texte que l'anthropologue doit apprendre à lire "par dessus l'épaule" (p.145) des usagers, qu'il doit par conséquent, dans sa propre lecture, construire comme susceptible d'être compris par lui aussi, dans ses propres catégories.

Ces vérités sur son objet, Geertz les indique en continu dans son texte, il s'en sert ou il les affirme, mais sans réellement les discuter. Par ailleurs il pratique une méthodologie dans le cadre d'un problème à résoudre, ses descriptions et ses explications en sont le témoin. Mais il la déclare rarement de façon explicite, bien qu'on en ait des indices dans le lexique et dans certains commentaires; de même, on ne trouve que peu d'épisodes polémiques.

Quand est-il alors de l'idée d'interprétation? Ce qui précède suggère qu'en tous cas l'objet de l'enquête est conçu comme étant de nature interprétative, puisqu'il s'agit de textes que ceux qui les pratiquent déchiffrent et font fonctionner dans leur existence: l'interprétation est "dans" l'objet même, elle le constitue.

Il est clair aussi que, pour l'anthropologue qui voit un objet textuel dans un événement culturel (un point de vue qui lui permet de l'identifier comme culturel), le rapport qu'il a avec cet objet est également de nature interprétative: ce texte, il doit savoir le lire. Mais, dit Geertz, il ne pourra le lire que "par dessus l'épaule", ou bien "comme dans les exercices de lecture approfondie (où on peut choisir n'importe quel point de départ" (p.146). Et il doit pouvoir en parler, rapporter à son propos.

Lecture approfondie. L'anthropologue ne lit donc pas les textes qui sont ses objets comme les lisent ceux qui en sont les sujets, bien qu'il en soit aussi sujet d'une certaine façon, en un certain lieu, celui précisément où il assume la spécificité sémiotique de son objet: ce sont également des textes pour lui.

Mais Geertz rappelle un fait anthropologique, à savoir que: "Les sociétés, comme les vies, contiennent leur propre interprétation" (p.146); pour lui, ce fait est empiriquement vrai des Balinais; et bien que Geertz ne le formule pas explicitement, il est cependant réflexivement vrai aussi de notre propre société. Et de ce point de vue, on peut ainsi dire qu'il appartient à notre société et à sa propre auto-interprétation comme culture (notamment par le biais des disciplines anthropologiques) que de vouloir connaître comment en fait les sociétés s'interprètent elles-mêmes. Quand elle prend le biais de la connaissance empirique, l'interprétation de notre culture passe par une nécessaire décentra-

d'analogies avec des objets ou des recherches de nature extra-ethnographiques et avec des situations extérieures au terrain.

(1) A titre illustratif de la façon d'exposer de Geertz, il faut attendre quarante-trois pages avant que l'objet, construit progressivement sous un certain nombre d'aspects, soit explicitement thématisé comme classé dans une certaine catégorie théorique.

tion, par un détour objectivant.

C'est pourquoi il n'est pas immédiat, comme on le fait très souvent, d'inférer du fait que l'objet de l'enquête soit de nature interprétative, que l'enquête elle-même qui le traite doive l'être au même titre ou de la même façon: Geertz, pour dire les choses rapidement, ne pratique pas le combat de coq comme le font les Balinais, il ne joue pas, ne parie pas, il écrit ! Par analogie, une grammaire de Chomsky ne traite pas des phénomènes de langage comme le font les usagers, car comme machine et par définition, elle n'y "comprend" rien; pourtant elle ne laisse pas d'en dire quelque chose qui concerne en tous cas la science qui la construit, en tant qu'usagère de langage.

Dans les "Notes", Geertz se réfère à Ricoeur pour étayer la possibilité de concevoir les activités culturelles comme des ensembles d'ensembles de textes, mais dans la discipline de l'anthropologie. Or on le sait, ce dernier définit le type d'explication dans lequel il voit la méthode ou l'outil propre à traiter d'objets d'espèce sémiotique tout en étant doté du pouvoir objectivant exigé par une enquête scientifique: c'est l'*explicitation structurale* ⁽¹⁾ (Ricoeur se réfère lui-même à Lévi-Strauss). C'est, comme on le verra, le type même d'explication utilisé par Geertz pour le combat de coqs. ⁽²⁾

Celui-ci s'exprime ailleurs ⁽³⁾ sur ce point pour caractériser ce que veut dire "être interprétative" pour l'anthropologie. Le rapport de la discipline à son objet est un rapport complexe et problématique, car il s'agit d'exposer la signification particulière que revêt, on vient de le voir, un ensemble d'actions pour leurs agents et d'énoncer explicitement, c'est-à-dire d'"inscrire" (p.19) dans des termes recyclables ("perusables", p.20) ce que cette connaissance démontre à propos de la société qui en est le contexte, et sur la vie sociale en tant que telle (p.27). Ces termes sont ceux de l'étude et

(1) P. Ricoeur, (1966), Du texte à l'action, essais d'herméneutique. Seuil, notamment 145 sqq. Sa thèse est qu'on ne peut en rester à l'antithèse entre expliquer et comprendre en supposant qu'il y a deux ordres de réalité, la nature et l'esprit. Il s'agit de faire sortir le problème de tout cadre psychologiste, l'exigence scientifique elle-même allant, comme son histoire en témoigne, dans le sens d'une dépsychologisation toujours plus poussée. Tout type d'explication intervient comme une étape nécessaire entre une interprétation naïve et une interprétation critique des choses du monde, et l'explicitation structurale joue à cet égard, un rôle analogue en traitant le texte comme texte, c'est-à-dire sans monde ni auteur et possédant ses lois bien que non causales. On peut bien parler d'interprétation, mais la notion n'a rien à voir avec le "comprendre" subjectif trivial (l'idée un peu mystique de transfert dans une vie psychique autre (87,157)), pas plus que la notion peircienne d'"interprétant" par exemple. Les procédures explicatives sont homogènes d'une science à l'autre, en tant qu'analytiques, systématiques et méthodiques; ce qu'il peut y avoir par contre de spécifique aux diverses disciplines vient de la façon dont elles construisent leurs domaines d'objets à partir d'une relation au réel qui peut varier selon qu'on s'intéresse à la dérive des continents ou à ce que font les gens quand ils racontent une histoire. De même, Lévi-Strauss ((1973), Anthropologie structurale II, Paris, Plon, 21 sqq.), qui considère que tout fait de culture appartient à l'ordre des significations, précisera bien que si le propre d'un système de signe, c'est d'être traductible dans un autre, on ne peut identifier ce processus à la production, par un texte, d'un message à interpréter, à moins, ajoute-t-il, de faire de l'interprétation la traduction elle-même.

(2) Lorsque Geertz (1973), 345-359, prend distance à l'égard de Lévi-Strauss, ce n'est pas tant de la méthode structurale qu'il discute que de l'intellectualisme du projet, qui tient plus pour lui du travail de bibliothèque que du travail de terrain et qui, de ce fait, privilégie les aspects logiques des objets culturels aux dépens des interactions dialogiques et de l'affectivité.

(3) C. Geertz (1973), 5-30.

de la communauté savante (qui écrit et ne joue pas au combat de coqs) et non pas ceux qu'utilisent les agents (qui jouent mais n'écrivent pas). "*Small facts speak to large issues*" (p.23).

C'est pourquoi il peut relever une inévitable tension dans l'acte de saisir des discours autres au moyen de dispositifs routiniers (p.24), tension qui s'accroît avec le développement théorique (p.25), pourquoi il peut signaler le caractère incomplet du savoir scientifique (p.29)⁽¹⁾ et soutenir qu'il s'approfondit plutôt qu'il n'accumule des cas (p.25).

Geertz ne veut voir dans une culture ni un microcosme où l'on confondrait le lieu de l'étude et son objet, ni un laboratoire car il y a des données qui ne sont pas paramétrables. Et en lisant ses affirmations, on peut constater qu'il est sensible à deux aspects de la construction d'une connaissance, d'abord qu'elle s'opère à divers niveaux, ensuite que le critère de la cohérence formelle n'est pas suffisant pour évaluer une explication à portée empirique.

Si le premier point, celui des niveaux, n'est pas entièrement explicite chez lui, on peut repérer cependant les étagements suivants:

- Niveau de l'observation. Ici, il s'agit d'identifier, dans des événements du terrain auxquels l'observateur peut (doit?) être mêlé, ce qui fait sens pour un agent qui n'est pas seulement l'observateur; Geertz, comme la plupart des anthropologues⁽²⁾, est peu disert sur cette étape, sinon pour dire qu'elle est déjà interprétative parce que de la théorie s'y injecte, mais quelle observation ne le serait pas? Disons que si elle l'est en ce sens, c'est parce qu'il s'agit de construire l'interprétation donnée par les Balinais, comme observable, sous la forme du "texte"⁽³⁾ du combat de coqs. Celle-ci n'est pas d'emblée une donnée objective qu'il suffirait de "contempler" en restant exté-

(1) p. 29, "*A science whose progress is marked less by a perfection of consensus than by a refinement of debate*"

(2) cf. M.Kilani, (1987), *L'anthropologie de terrain et le terrain de l'anthropologie, état de la question* (ici-même).

(3) Relevons que Ricoeur est plus explicite que Geertz sur ce point: la notion de texte, ou plutôt la théorie du texte est pour lui un "paradigme" pour traiter de l'action sensée et de l'histoire; mais si, dit-il, "*L'action est un bon référent pour toute une catégorie de textes*", ce serait cependant "*une analogie risquée*" que de faire de l'action non verbale, voire de toute activité, un texte (175). Ricoeur est par ailleurs sans équivoque sur le sens du mot "texte": "*tout discours fixé par l'écriture (...), ce qui vient à l'écriture, c'est le discours en tant qu'intention de dire*" (137). Qu'en jouant au combat de coqs les Balinais tiennent par leurs actes un discours sensé (notons par exemple le soin, que Geertz détaille, avec lequel ils attachent leurs ergots aux combattants) et qui plus est, un discours censé adressé, est déjà une hypothèse empirique; que ce discours s'écrive ne tient par contre plus de l'hypothèse externe, mais d'un postulat interne à un modèle du chercheur.

Tirons encore une autre implication de cette précision de Ricoeur. Geertz rend compte avec beaucoup d'attention de la fonctionnalité du combat de coqs comme dispositif d'auto-interprétation pour les Balinais: c'est un régulateur social pour certaines pulsions violentes liées à l'aspect fortement hiérarchisé de cette société. Il relate ensuite, en une note insérée (144-145), un épisode sanglant de l'histoire balinaise récente, séquelle de la décolonisation, où des factions balinaises se sont massacrées entre elles (de quarante à quatre-vingt mille tués). Geertz voit dans cet épisode une preuve que le combat de coq dit quelque chose d'utile à la société balinaise en mettant en scène, en "jouant" symboliquement et en lui permettant de le contenir, un risque qu'elle court de par sa propre constitution. Mais s'agit-il d'un texte, donc d'un événement culturel? L'auteur n'en dit rien. On voit cependant que la frontière entre ce qui est culturel et ce qui ne l'est pas dépendra du modèle qu'on aura adopté; ici encore, il s'agit d'un objet cons-

rieur.

- Niveau de la description. À ce niveau il faut formuler ou *inscrire*, dans le langage de la discipline et pour des usages qui sortent du terrain de l'observable (les inscriptions peuvent être re-consultées, utilisées à d'autres fins), le fait que ce qui est pratiqué comme sémiotique⁽¹⁾ dans l'observation sur le terrain est cette fois construit comme symptôme, comme dit Geertz, d'éléments conceptuels prenant place dans un cadre d'intelligibilité théorique. La description est ici fonction d'une conception diagnostique de l'inférence par laquelle on passe de la description à l'explication, comme en médecine (c'est l'exemple qu'il donne), en archéologie ou en géologie historique. C'est dire d'une part que les descriptions ne font pas partie de la réalité qu'elles décrivent, mais appartiennent à l'enquête scientifique. C'est dire aussi que les descriptions ne sont pas construites pour permettre à des cas de tomber sous des lois générales, cas déduits ou prédits, mais pour servir de base ou d'étai à ce que Geertz nomme "*inférence clinique*".

On voit donc que si la référence à ce genre d'inférence définit le caractère interprétatif de l'anthropologie comme discipline, ce caractère ne lui est pas propre en tant que pratique scientifique. Geertz note déjà (avec Aristote !) que tout événement transformé en langage est interprété. Et il remarque à juste titre que la distinction classique entre explication et interprétation qui différencierait les sciences humaines des autres n'est pas soutenable de façon tranchée, car elle est toujours relative (pp.26-27) en se distribuant autrement selon les disciplines.

- Niveau de l'explication enfin. Là, nous reconstruisons les constructions des autres, en "rendant" de façon explicite et technique (disciplinaire, professionnelle) des structures conceptuelles complexes, irrégulières, intriquées, non explicites.

Voilà ce que veut dire "lire par dessus l'épaule". "*Analysis is then sorting out the structures of signification and determining their social ground and import*" (p.10).

Concernant l'explication structurale, Geertz soutiendra deuxièmement que, bien qu'incompatible avec toute réduction au modèle des "covering laws", sa valeur ne peut se mesurer cependant à sa seule cohérence interne, car la culture n'est ni dans la tête des gens comme une compétence intellectuelle, ni réductible à leurs systèmes empiriques d'actions: les structures ne sont pas des choses.

De ce fait, l'explication ne peut être seulement logique, elle doit être aussi fonctionnelle, car si les structures signifient socialement, c'est parce qu'elles agissent en contexte: leur intelligibilité ne peut tenir à la seule reconstruction du savant. Le test pour une explication ne sera donc pas sa cohérence uniquement; on la réduirait par là à n'être qu'un artifice scolaire - une pure fiction, ce qu'elle est déjà certes, puisqu'écrite par le savant, mais ce qu'elle ne devrait pas être seulement. Elle doit donc alors inscrire en elle son rapport à l'événement du terrain qui est à son origine, "poussière et pénique" comme le raconte le récit ouvrant les "Notes"; un événement qui joue des rôles dans le contexte dans lequel il arrive et qui donne lieu à des usages pour ses protagonistes; car il est placé dans ce que Geertz, citant Wittgenstein, appellera des "*forms of life*" dont l'anthropologie a pour tâche de rendre compte.

C'est pourquoi Geertz dira enfin que la théorie est toujours en construction en anthropologie, une des raisons qui ferait qu'elle n'aurait pas d'applications au sens technique du terme, mais une des raisons qui fait aussi qu'elle resterait vide sans ses applications. Disons plutôt sans son ancrage

dans le concret, au sens où elle ne peut être une science uniquement formelle. Son objet ne peut être traité de façon interne seulement, ce qui reviendrait à séparer l'explication de son objectif même, à savoir *"the informal logic of actual life"* (p.17), et à faire croire que son inscription sous forme d'un texte d'anthropologue pourrait être autre chose que non formelle.

2.2. Le discours des "Notes"

Voyons maintenant comment Geertz situe descriptions et explications dans les différentes étapes du texte des "Notes". Mon résumé du mouvement de son discours s'efforce de marquer les articulations de la résolution d'un problème de connaissance. On verra que, dans la forme assez complexe et dense que prend le texte, ce discours reste cependant linéaire dans son ensemble.

Comme je l'ai mentionné, le texte débute par un récit intitulé *"La descente de police"* (pp. 87-92). Un anthropologue dépaycé et un peu hagard, intrus mais couvert sur le plan administratif et professionnel, se heurte à l'absence et au silence des villageois qu'il était parti pour étudier. On fait comme s'il était transparent.

Cette situation pénible dure jusqu'à l'intervention d'un épisode qui va contribuer à dénouer l'intrigue: un combat de coqs a lieu, mais qui n'aboutit pas à son terme à cause d'une descente de police. L'anthropologue se trouve mêlé à l'événement mais de façon plutôt absurde. D'avoir dû s'échapper sottement au milieu des gens du village en débandade (d'avoir dû perdre le Nord avec les Balinais dans un mouvement d'accrétion/dispersion), il se trouve soudain reconnu par ceux-ci: c'est un "professeur américain", disent alors les villageois qui plaisantent son comportement en narrant une aventure qu'il doit lui-même aussi raconter, et qui l'invitent pour une tasse de thé: "un Blanc qui a le droit d'être là", "pour étudier la culture" et "écrire un livre". *"Nous étions in"* conclut le narrateur.

Moralité: *"Se faire prendre ou manquer de se faire prendre dans une descente de la mardaine, ce n'est peut-être pas une recette très généralisable pour satisfaire à cette mystérieuse nécessité du travail anthropologique sur le terrain: établir des rapports; mais dans notre cas, elle a donné des résultats"* (p.92). Lesquels? Pouvoir *"saisir immédiatement et de l'intérieur un aspect de la mentalité paysanne"*, être *"mis promptement en présence d'un composé de débordement affectif, de guerre des conditions sociales et de drame philosophique, d'une importance cardinale pour la société dont j'aspirais à comprendre la nature intérieure"* (p.92).

Le mouvement est, semble-t-il, tout à fait conforme au canon d'un récit ordinaire: disjonction, événement, conjonction; la morale donne une signification à l'événement dans le récit: créer une relation, et hors du récit, c'est-à-dire dans la recherche; indiquer l'objectif et ses possibilités d'accès (je reviendrai sur sa portée).⁽¹⁾

Le deuxième chapitre, *"Des coqs et des hommes"* (pp.92-104), a une

(1) On peut s'apercevoir cependant que le texte est plus compliqué que ce que mon résumé ne laisse voir, car une comparaison de la proportion relative du nombre des énoncés narratifs et de celui des énoncés métadiscursifs mais surtout descriptifs, et dans ceux-ci, la part relative de ceux qui servent au récit (à l'imparfait) et de ceux qui servent à la recherche (au présent impersonnel), montre assez vite que ce qui domine en quantité n'est pas ce qui sert au récit. C'est dire aussi que bien des descriptions qui ont l'air de servir à identifier les acteurs du récit servent simultanément déjà à identifier objets et sujets de la recherche ethnographique !

forme toute différente, car on entre cette fois dans la monographie: "Bali" est le premier mot de la première phrase. En un paragraphe sont placés: l'état de la question (on a tout étudié à Bali sauf les combats de coqs), le principe interprétatif (Bali "fait surface" dans une arène de combat), la thèse de l'article et le problème qu'elle élabore (le réel, c'est les hommes derrière l'apparence, les coqs); est indiqué encore le point de vue dont dépendra la construction de l'objet ainsi qu'une méthode d'analyse (les combats de coqs ne sont pas à traiter comme un objet habituel qui serait pré-découpé empiriquement: ils sont le signe d'autre chose).

Ensuite on donne, sur dix paragraphes, des **arguments empiriques** pour la thèse que le combat de coq (que j'abrège désormais **CC**) est métaphore du mâle balinais, est également métonymie de la vie quotidienne à Bali, et est de surcroît expression directe et violente de la nature: comme signe, le CC est donc un objet ambigu pour la recherche.

Puis, en neuf paragraphes, sont fournis les **documents** centraux dans l'économie du texte; ils fournissent une **première description** du CC, laquelle servira de base à tout ce qui suit.

Enfin, en deux paragraphes, on voit reformulée une nouvelle fois la thèse: le CC est un type d'entité sociologique (appelée par Geertz "*rassemblement convergent*") à la fois situationnelle et culturelle, puis encore une fois: le CC est une affirmation publique de la "*parenté*" entre un "*divertissement sanglant*" (c'est ainsi qu'on nous l'a décrit) et les "*émotions de la vie collective*". Le chapitre s'achève par une évaluation métadiscursive (*ceteris paribus*) et par la déclaration d'un programme: pour mettre à découvert cette "*parenté*", il convient d'enquêter sur le "*pivot*" du jeu qu'est le CC qui est au premier chef un jeu d'argent, à savoir les paris auxquels il donne lieu.

En schématisant, on peut dire qu'on assiste dans ce chapitre, à la construction d'une thèse qui est reformulée plusieurs fois à partir de données différentes, et à la spécification (anticipée) du programme qui va lui assurer un contenu traitable (on découvrira seulement ensuite qu'il ne s'agit que d'une première étape) dans le cadre de l'enquête monographique dont le texte de Geertz est la mise en scène discursive.

Le chapitre trois, "*Paris cotés, paris à égalité*" (pp.104-117) développe ce programme. Sur douze paragraphes, la structure du pari comme jeu d'argent est analysée en détail. L'analyse débouche sur une typologie: il y a deux types de paris pratiqués par les Balinais, ce qu'on nous montre par des **descriptions**. Or la comparaison entre ces deux types révèle une asymétrie formelle entre eux. Il faudra l'expliquer.

Dans les deux paragraphes suivants, une certaine logique, à savoir un calcul des risques économiques, permet d'établir une loi concernant le premier type de pari ("*plus l'enjeu du pari de type 1 est élevé, plus la partie sera égale*") et d'en tirer deux conséquences: elles montrent qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre les types, et que le type 1 "fait le jeu" ou signale son enjeu, c'est-à-dire produit de l'intérêt.

Dans le dernier paragraphe, on conclut, ce que des **observations** confirment, que les Balinais conçoivent le combat de façon conforme à cette logique (fixer l'enjeu central - type1- le plus haut, avoir les meilleurs coqs de sorte que l'issue du combat soit la moins probable) pour créer un "jeu profond": "*Deep play*" est le titre principal des "Notes". Le type1 des paris y joue ainsi le rôle d'une mécanique (d'un générateur formel) pour avoir des jeux intenses, passionnants. Toutefois, conclut le chapitre, la raison de la fascination de ses protagonistes pour le CC ne tient pas qu'à des facteurs économiques mais, plus profondément, à des raisons psycho-sociologiques voire sociologiques.

En résumé, un premier niveau d'explication, de type formel, (un calcul

prêté aux protagonistes mais exprimable en théorie des jeux) est confirmé par des faits d'observation que forment des descriptions de l'asymétrie constatable entre deux types de paris. Un nouveau programme est engagé alors pour pouvoir expliquer à un autre niveau ce qui est responsable du "trait d'union" qui, selon la thèse de l'article, lie le jeu du OC et sa mise en scène avec la société balinaise tout entière.

Dans le chapitre quatre, "*Jouer avec le feu*" (pp.117-131), c'est la logique du "gros jeu" qui est elle-même évaluée (paragr. 1-3). Depuis Bentham, on sait qu'elle est irrationnelle (donc inutile) et immorale (donc insensée), car *plus on perd plus on perd, et plus on gagne moins on gagne*. C'est donc autre chose qui est en jeu, la position sociale plus que le gain matériel.

L'enjeu est symbolique (paragr. 4-6), car le jeu ne modifie en rien les rangs sociaux réels; même, c'est l'irrationalité du jeu qui explique son pouvoir symbolique, ce que des **descriptions** montrent. Le OC est représentation (fable, substitut, simulation) des tensions sociales, le prestige en est la force motrice, si son intensité vient de l'argent engagé: le OC est un "*bain de sang pour le rang social*".

Dans les huit paragraphes suivants, un **exemple** est donné pour le faire comprendre et le démontrer, suivi d'une reformulation de la thèse; puis une liste de faits, une **description** en dix-sept points, est fournie pour étayer la thèse. Celle-ci est ensuite résumée sous la forme d'un "*paradigme formel*" qui re-expose la structure logique du jeu (mais pas sa forme causale, précise l'auteur), pour être redite sous une nouvelle forme: les coqs de combat sont, pour les Balinais, "*l'archétype de la vertu et du rang*", à l'image de héros de leurs contes.

On a donc posé le cadre et les données d'une nouvelle explication du "jeu profond", à un autre niveau dans lequel, désormais, la thèse de l'article peut prendre une forme susceptible d'être traitée sous l'angle d'un principe interprétatif; celui-ci sert de base à une théorie et justifie une analyse: l'allusion faite aux contes en suggère la direction.

Les deux derniers chapitres esquissent, l'un, un développement de cette nouvelle explication, et l'autre, des éléments d'une justification de celle-ci, de portée plus large.

Le premier mot du chapitre cinq (pp.131-139), "*Flumes, sang, foule, argent*" est "*La poésie*". Ancrée sur ce mot, une longue analogie est déroulée entre formes artistiques et le OC, dans laquelle prolifèrent les termes appartenant au champ sémantique du symbolique et de son opération (paragr. 1-3). Il en découle ces reformulations de la thèse sur le OC: c'est une figure culturelle qui se détache sur fond social, qui suscite de l'inquiétude et qui unit haine animale, image du moi et modèle de tensions entre rangs sociaux. Le OC traduit quelque chose qui ardoisse. D'où il ressort que l'explication ne peut être causale, car il ne s'agit pas d'effets matériels, mais d'une fonction au plan symbolique⁽¹⁾.

Sur quatre paragraphes on expose ensuite des **faits** qui vont à l'appui de la thèse: le vécu du temps balinaise se retrouve dans le OC (en métaphore

(1) Geertz signale, au début du dernier chapitre, certaines distances à prendre à l'égard des fonctionnalismes classiques, surtout celui qui lie fonctions et besoins telle qu'on peut le trouver chez Malinowski. Lui-même serait par contre moins éloigné, bien qu'il ne s'exprime pas sur ce point, des conceptions qui, comme celle de Radcliff-Brown par exemple, voient dans la fonction un lien dynamique adaptatif unissant structure et vie, encore qu'il en refuserait l'encadrement biologiste. Il me paraît plus proche d'un Lévi-Strauss (lorsque celui-ci se demande à quoi "servent" les mythes, c'est-à-dire en quoi ils opèrent dans la réalité sociale) dont il critique cependant le parti pris intellectualiste.

comme vécu imaginé et en métonymie comme échantillon de vie réelle), mais dans un rapport renversé de l'ordre et du désordre, de la vie et de la mort, de l'animal et de l'humain.

Voilà pourquoi les Balirais aiment les OC (paragr. 9), car comme toute forme artistique qui agit en dérangeant les contextes signifiants habituels, le OC rend possible un transfert permettant description et jugement.

D'où (paragr.12) son importance; elle ne dépend pas d'une fonction triviale de conservation de la division sociale des rangs, mais du fait que le OC apporte un "*commentaire métasocial*", donc qu'il est doté d'une fonction interprétative: sa signification est d'être "*une lecture baliraise de l'expérience baliraise*" . "*une histoire que les Balirais se racontent à eux-mêmes*" .

On a donc vu dans quel cadre se place l'explication de deuxième niveau, et à quelle conclusion elle aboutit. J'aimerais faire remarquer qu'en montrant (et on a vu par quel chemin) que l'intérêt suscité par le OC auprès de ses agents s'explique par le fait que le OC est un processus interprétatif, cette explication est sans doute interprétative: disons qu'elle l'est autant (plus, moins?) que la plupart de nos explications quand elles ne sont pas réduites à la seule fonction de prédiction, sans projet de compréhension. Comprendra-t-on un jour ce qu' est l'électricité ? Elle ne peut cependant, sans naïveté épistémologique, être confondue avec l'interprétation que pratiquent les Balirais en jouant (avec leur corps et leurs émotions) aux combats de coqs.

Le dernier chapitre, intitulé "*Dire quelque chose de quelque chose*" forme la conclusion théorique des "Notes" (pp.139-146). Compte tenu des acquis du chapitre précédent, la question plus générale se pose à un autre niveau de ce qu'on gagne à passer de la conception d'une "*mécanique*" sociale à celle d'une "*sémantique*" sociale, la tâche de l'anthropologie étant de formuler des "*principes sociologiques*" . "*Qu'apprend-on de ces principes en examinant la culture comme un appareillage de textes?*" (Paragr.1-2).

Dans les six paragraphes suivants, on passe en revue un certains nombres d'aspects du OC vu comme texte: user de l'émotion à des fins cognitives, réfléchir sur sa propre violence, jouer un jeu qui crée un événement exemplaire "*qui dit non pas ce qui arrive, mais ce qui arriverait si ce n'était pas un jeu*" , voir avec le corps une dimension de la subjectivité, former et tout à la fois découvrir l'état d'esprit de sa société. En tous les cas, saisir des facettes, car il n'existe pas de texte des textes qui contiendrait tous les autres.

Dans les deux derniers paragraphes s'esquisse la conclusion méthodologique dont j'ai parlé plus haut: ces textes, il faut les "*lire par-dessus l'épaule*" de leurs lecteurs habituels et il n'y a pas qu'une manière de les lire; enfin, si l'on admet le postulat qu'ils sont porteurs de "*messages*" pour leurs consommateurs et que ce postulat est un moyen (nouveau) dont peut disposer l'anthropologue pour approcher leur "*substance*" (sociale), il lui reste encore, comme problème, à "*apprendre comment y accéder*" .

3. Les descriptions du combat de coqs

On aura noté que mon résumé souligne, en gras, la place d'épisodes descriptifs en passant à travers le double mouvement explicatif qui structure le discours des "Notes". Il y en aurait certes d'autres, notamment dans le récit initial (cf. ma note (32)); je n'ai retenu que ceux qui concernent le terrain ba-

linais. Geertz se sert de plusieurs analogies avec d'autres terrains (non exotiques) dans la construction de sa thèse et de ses explications, mais la référence au premier est, de loin, la plus massive pour des raisons évidentes.

Par ailleurs, j'ai voulu limiter mon propre domaine d'étude (à des fins comparatives) aux divers types de relations établies entre données de terrain, descriptions et programme de résolution d'un problème d'ordre explicatif, relations qui selon moi sont caractéristiques d'une bonne partie des projets de science empirique. Malgré ceux qui voudrait voir, avec Geertz, l'anthropologie entrer en littérature, son texte me paraît, c'est du moins mon hypothèse ici, établir de telles relations.

Dans ce qui suit, je vais commencer par quelques brèves observations sur la place, l'étendue et les fonctions occupées par les différents passages descriptifs du texte de Geertz⁽¹⁾. Je m'occuperai ensuite de la forme de certains d'entre eux de façon plus détaillée.

3.1. Place, étendue et fonctions des descriptions

Les descriptions concernant le terrain diminuent, en quantité et en étendue, à mesure que l'on progresse dans le texte. Le dernier chapitre ne contient que quelques énoncés ici et là. Par contre, le deuxième chapitre, celui par lequel on entre effectivement dans la monographie, en est essentiellement composé. Dans le troisième et le quatrième chapitre, elles forment la première, respectivement la dernière moitié du texte. Le chapitre cinq en comporte dans sa première moitié, sous une forme plus ponctuelle à une exception près. Elles ont donc tendance à se présenter en blocs assez longs au début, mais elles sont plus courtes et plus dispersées ensuite.

Les fonctions que remplissent ces descriptions dans la double stratégie que développe ce genre de discours (l'une qui guide la résolution d'un problème de connaissance, et l'autre, un problème de communication) sont variées et rarement univoques.

Pour simplifier l'analyse j'en distinguerai à priori trois: l'une est celle de **base de données** dans une construction cognitive, l'autre est celle d'**état** ou d'**argument** (de justification) dans une argumentation et la troisième est celle d'**illustration** dans une communication didactique.

Dans le chapitre deux, l'ensemble des descriptions a tendance à remplir une même fonction, celle de fournir des arguments empiriques pour une thèse qui s'affirme et se spécifie en quelque sorte par approximations successives d'ordre "abductif", et qui une fois admise comme fait, donnera lieu à explications. Toutefois, comme cette thèse est l'affirmation par laquelle on délimite l'objet de l'enquête, le CC en tant que signe (et non pas tel qu'il a lieu parmi les événements de terrain), les descriptions qui l'étayent servent en même temps à identifier cet objet, à le former, à le présenter en l'extrayant de son contexte et à le faire voir comme problématique; elles sont donc aussi la base d'une construction cognitive. Enfin, le caractère très concret et très détaillé de la plus longue d'entre elles, celle du CC proprement dit, fait de celle-ci en plus une illustration de ce dont il est question, pour le lecteur.

On trouve, dans ce chapitre, trois types de descriptions (pour justifier/construire/illustrer la thèse et son objet) repérables à la façon dont elles sont introduites et dans l'ordre suivant:

- des évidences pour le sens commun et pour quiconque possède une pratique du terrain balinais,
- des données ethnographiques variées tirées de ce qu'on sait par ail-

(1) Les indices que je retiens sont essentiellement des marques de décrochage métalinguistique, de changement de registre énonciatif et de reformulation avec modification du contexte.

leurs du langage, des rites, des mythes et des comportements des Balinais,

- de ce que l'auteur a pu "voir" et "entendre" du CC sur le terrain, sous une série d'aspects longuement décrits dans une forme à la fois systématique et "idiographique".

Le chapitre trois commence par une longue description de l'aspect du CC qui en fait un jeu d'argent (son "pivot") et que les descriptions précédentes ont soigneusement laissé de côté, selon l'auteur. Ici, la description des deux types de paris est technique, précise et les données sont fournies pour servir de base à l'analyse structurale qui suivra, dont la logique expliquera formellement, à un premier niveau, le caractère "sérieux" du jeu. Mais en un sens, on peut dire aussi qu'elles légitiment la pertinence empirique de l'explication (fonction argumentative): Geertz insiste à plus d'une reprise sur le fait que ses données sont "*exactes et dignes de foi*" - qu'elles correspondent donc aux exigences de la profession - et qu'il pourrait le montrer s'il le fallait, même si, pour le lecteur, elles sont présentée sous une forme plus amène (fonction didactique).

Dans le chapitre quatre, après avoir mis en place un second cadre explicatif entrecoupé de courts épisodes descriptifs qui soit viennent à l'appui ("démontrer") d'énoncés généraux ou théoriques, soit sont déjà donnés comme découlant du principe explicatif ("ainsi"), la seconde partie consiste en deux ensembles de longueur inégale de "*faits*" descriptifs. Le premier concerne les phénomènes de hiérarchisation sociale, le second (en dix-sept points sur près de cinq pages), la façon dont le jeu "sérieux" est réglé par les structures de rang social. Voici comment le texte les introduit. Pour le premier (p.123), "*Le moyen le plus simple de le faire comprendre, voire de le démontrer jusqu'à un certain point, c'est d'invoquer en exemple le village dont j'ai observé de fort près les activités en ce domaine, celui où la police fit une descente et duquel je tire mes données statistiques*"; pour le second (p.124), "*Que foncièrement le combat de coq, surtout s'il est sérieux, est la mise en scène de soucis de prestige et de position sociale; considérez que les faits suivants viennent à l'appui de cette thèse générale. Je me contenterai, pour éviter une description ethnographique prolongée, de déclarer que ce sont là des faits, quoiqu'il y ait moyen de présenter des preuves, exemples, constatations et chiffres aussi abondants qu'indubitables*".

Si je rapporte en entier ces propos introducteurs de description, c'est d'abord parce qu'ils sont rares dans le texte, et que le premier illustre fort bien l'intrication de fonctions que remplissent les descriptions dans ce texte. Mais c'est également pour faire remarquer qu'en littérature, on peut fort bien mimer (et un Borgès par exemple ne s'en est pas privé) cette exigence du discours scientifique que Geertz fait figurer dans son texte, qui est de fournir ses preuves empiriques sous une forme standardisée, mais sans toutefois que personne n'ait l'idée de demander qu'on les exhibe; on peut toujours inventer des références. Or le chercheur qui se livrerait à cet exercice et ne pourrait répondre à la demande de la communauté savante courerait un risque, celui de se voir exclu de cette communauté. Pour l'épistémologue, il s'agit là typiquement d'un fait de norme, ou d'un indice de distinction. Retenons enfin qu'ils indiquent une certaine conception de la description sur laquelle je reviendrai.

Le chapitre, qui s'achève par une reformulation axiomatique de la logique du jeu, se termine en fait sur deux contes populaires, dont le second est en note, à titre d'arguments extérieurs.

Le chapitre cinq qui voit développée l'explication de deuxième niveau, celle psychosociale et sociale de la fascination publique suscitée par le jeu

comme "*forme dramatique*", est entrecoupé de passages descriptifs courts et ponctuels qui, cette fois, ne viennent plus à l'appui ou ne servent plus de base à l'élaboration du principe explicatif, mais en sont des conséquences ("c'est parce que..."). Il en va de même pour l'essentiel des rares passages descriptifs du dernier chapitre. Un passage assez long fait exception cependant dans le chapitre cinq, lorsqu'on explicite un aspect peu remarqué du OC, qui est tout à la fois mis en lumière par le principe explicatif (c'est donc une de ses conséquences non prévue dans les descriptions de départ) et qui permet une nouvelle spécification de celui-ci (le OC comme "*commentaire métasociel*"). Le OC est rapidement redécrit comme figurant une temporalité éclatée de structure analogue (bien qu'inversée) à certains aspects, décrits plus longuement, du vécu temporel des Balinais. Donc, conclut le passage en reformulant à nouveau le principe, il est à la fois "*traduction*" subvertissante et "*échantillon*" inquiétant de vie sociale. Ici encore, on notera l'intrication des fonctions.

On verra dans ce qui suit qu'à cette intrication correspond, en général, une certaine complexité de la forme des descriptions, ce dont je vais traiter maintenant.

3.2. Formes des descriptions

Vouloir identifier par ses seules propriétés linguistiques un énoncé ou un fragment isolé de texte comme indice d'un épisode descriptif dans un discours est, à mon avis⁽¹⁾, une entreprise désespérée. C'est pourquoi j'ai cru judicieux d'entreprendre le (long) parcours ci-dessus qui, à travers intertextes et contextes eux-mêmes postulés être sous la gérance de traditions, d'institutions et de professions, m'autorise maintenant à isoler certains morceaux de textes pour voir de plus près ce qu'ils schématisent et comment ils le font. Bien sûr, en tant que sémiologue on lit toujours du texte, mais le texte de Geertz, de même que le "texte" qu'il prend pour objet, sont déjà là pour bien montrer, parce qu'ils sont difficiles à lire "par dessus l'épaule", que tout n'est pas donné dans la langue !

Dans mes remarques introductives (pp.5-7), je déclarais mon point de vue d'épistémologue en établissant deux distinctions que je juge utiles à garder en mémoire quand on veut parler de discours scientifique (et pourquoi pas de celui de l'anthropologue?) : sa double tendance, a. à l'idéographie, b. à la distinction, et sa double tâche, c. devoir rapporter sur quelque chose, d. devoir rapporter quelque chose avec soi, tendances et tâches étant liées. Mais ce faisant, j'avais déjà esquissé mes hypothèses de travail pour étudier la description dans un tel contexte. Je les reformule maintenant sous une forme synthétique :

Dans un tel contexte, 1) la description est un certain type de formulation. 2) Elle prétend référer à (être vraie de) quelque chose (du terrain). 3) Elle "montre", en la schématisant dans un langage, la forme d'un certain objet; cette forme, celle d'un objet de connaissance empirique, renvoie simultanément d'une part au terrain dont elle représente des aspects sous la forme d'observables, et d'autre part à une saisie possible de ceux-ci dans un schéma explicatif, argumentatif ou narratif. Cette forme (l'objet) peut donc être 3.1) plus ou moins abstraite, et 3.2) différemment organisée ou configurée.

Comme il est exclu de faire état ici de tous les types de description des "Notes" et de tous les usages qui en sont fait dans un texte relativement long et complexe, je me limiterai à quelques illustrations concernant ces trois points.

(1) Cet avis est partagé par les spécialistes de linguistique du texte, cf. F. Revaz ici-même.

1) Les descriptions sont des formulations

Comme formulations, les descriptions sont identifiables à certains traits linguistiques plus ou moins apparents en surface. Sur le texte des "Notes", il y aurait beaucoup de choses à dire, et je me limite à quelques points significatifs:

- Les marques d'introduction ou de passage à la description sont assez peu fréquentes, d'où le rôle du contexte pour les identifier. En voici quelques unes: *j'ai des données exactes et dignes de foi, j'ai observé, j'ai noté, le fait est que, l'évidence, vous apercevez, on ne saurait trop insister sur, jamais je n'ai vu, j'ai vu, on n'a jamais contesté, ce fait, mes données statistiques, les faits suivants, d'autres observations, les Balinais avec qui j'ai pu discuter (rare) ...*

- Quant aux marques énonciatives, temporelles et modales internes aux descriptions, on peut observer qu'en général, dès le chapitre deux, l'énonciateur s'efface des descriptions et que le sujet de l'énoncé est à la troisième personne (*Les Balinais, on (fréquent), l'un d'eux, il, les passionnés, les coqs, ...*). Le temps est le présent, même quand on rapporte une succession d'actions (*On lui écourte la crête, on lui coiffe le plumage, on lui taille les ergots, on lui masse les pattes...*) et les modalités sont de re, c'est-à-dire attribuées aux agents (*après ce temps de répit, il faut remettre sur ces pattes le coq qui a flanqué le coup, au moment où il est bien obligé de le remettre par terre, s'il crie gazal, "cinq", il veut que le non-favori soit à cinq contre quatre, ...*).

- On ne trouve pas de citations directes sauf pour des termes, assez nombreux dans la description des paris (*il fait connaître ce désir en criant sapiti ("à égalité")*); les quelques rares paroles citées entre guillemets sont traduites et les contes rapportés sont résumés. Par contre, on a une grande quantité d'énoncés mentionnant indirectement des discours balinais: des motivations, des évaluations ou des interprétations indigènes, mais pour la plupart sans indication de source, donc en style indirect libre (*on se figure l'île même, vu sa forme, comme un petit coq très fier; de temps en temps l'un d'eux, pour se faire une impression différente, se met à tripoter le coq de son voisin; (l'inceste est) un crime beaucoup moins horrifiant que la bestialité; ceux qui sont (engagés), assez gênés de l'être, essaient tant bien que mal...*).

- Les descriptions qui sont les plus techniquement ethnographiques - la seconde du chapitre deux, celle qui détaille le OC, et celle des deux paris au chapitre trois - sont déjà générales, ce que marquent les nombreux quantificateurs qui les truffent (*les Balinais, en tous cas dans leur grande majorité, ils sont une bonne moitié, de temps en temps, on n'approuve guère, pour la plupart, sont toujours, comportent presque toujours, selon les cas, parfois, la plupart du temps, il est arrivé dit-on, il peut y avoir, ...*).

De plus, de nombreux connecteurs, dont une variété de négations structurent aussi bien le contenu de la description - c'est dans la plupart des cas une argumentation qu'on attribue aux agents des actions décrites (*s'il n'est pas particulièrement riche, il peut même n'être pas le plus fort contributeur, toutefois, ne serait-ce que pour montrer qu'il n'est mêlé à aucune chicane, son apport doit être consistant...*) -, que la gestion de la description dans ses diverses fonctions, dans son contexte, soit par le scripteur, soit par le chercheur (*il se peut, bien entendu, qu'on emprunte à un ami avant de proposer ou d'accepter un pari; mais pour le proposer ou l'accepter, il faut payer sur-le-champ, avant que le match suivant ne commence. C'est une règle d'airain,*